

La genèse du *Roman d'Alexandre*. Quelques aspects

Dans la littérature française du Moyen Âge, les textes consacrés à la légende d'Alexandre le Grand occupent une position particulière. Des circonstances heureuses nous permettent de suivre, de loin, la genèse de ce qu'on appelle, plutôt par commodité que par motivation scientifique, le *Roman d'Alexandre*¹. D'autres légendes — pensons à celles de Charlemagne et d'Arthur — ont profité, elles aussi, de l'attention et du zèle de nombreux auteurs / continuateurs, et au cours des siècles, leurs *vitae* se sont également complétées, c'est-à-dire qu'elles ont été dotées de passages rendant compte de la naissance du héros ainsi que de sa mort. Les descriptions de leurs exploits se sont échelonnées sur presque deux siècles, mais nonobstant la perception cyclique de plusieurs continuateurs qui ont essayé de procurer des vies complètes, il n'est pas vraiment question d'ensembles narratifs bien cohérents. Le *Roman d'Alexandre* d'Alexandre de Bernai, dit de Paris, (*RAlix*), lui, est le terminus d'une manœuvre créatrice assez rapide : entre Albéric de Pisançon qui, au début du douzième siècle, a donné les *enfances* du grand Macédonien et le *RAlix* (environ 1184), qui présente une vie vraiment complète (de la naissance à la mort), il n'y a que quelque 70 ou 80 ans.

La genèse du *Roman d'Alexandre* est donc rapide, mais elle est aussi extrêmement complexe : ce « roman » est en réalité un conglomérat pratiquement inextricable de créations « originales » et de remaniements successifs. Les grandes lignes en sont cependant les suivantes².

1 — Par *Roman d'Alexandre* j'entends la série de produits littéraires français consacrés au conquérant de Macédoine qui commence avec Albéric et qui se termine, au XIV^e siècle, par *Le Parfait du Paon*. L'abréviation *RAlix* se rapporte à la création d'Alexandre de Bernai.

2 — Les textes que je nomme ici ont été édités dans la série *The Medieval French Roman d'Alexan-*

Le fragment d'Albéric, qui a déjà été mentionné, se trouve à la base d'une version en décasyllabes (*ADéca*) créée, vers 1160, par un poète anonyme originaire du Poitou. Ce texte nous présente également la jeunesse du héros. Autour de 1170, l'*ADéca* fut rattaché à un *Alexandre en Orient* dodécasyllabique attribué à un certain Lambert le Tort, de Châteaudun. Cette combinaison fut complétée à un certain moment par un poème décrivant la mort du héros, la *MortAlix*. Dans le troisième quart du siècle un certain Eustache composa le *Fuerre de Gadres*, qui relate les exploits de l'armée macédonienne en Proche-Orient. Vers 1184, l'ensemble fut repris par Alexandre de Bernai qui recomposa et compléta la vie du conquérant : l'*ADéca* fut remanié en alexandrins et entre les *enfances* du roi et ses aventures en Orient (reprises à Lambert le Tort) le compilateur intercala le *Fuerre de Gadres*. A la fin, il mit sa version du *MortAlix*. Le résultat fut le *Ralix*, qu'on peut considérer comme la vulgate de la légende en ancien français.

Ce résumé simplifié pour le besoin de la cause fait supposer une genèse non perturbée. Il n'en est rien. Sur le trajet Albéric : Alexandre de Bernai se trouvent encore trois autres versions offrant une (partie de la) vie d'Alexandre ; ce sont les versions A (Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 3472), B (Venise, Musée Correr, VI.665) et L (Paris, B.N., fonds français 789). Les rapports entre ces versions et la vulgate sont fort obscurs. En fait, il faut supposer toute une série de stades intermédiaires, perdus de nos jours, pour s'expliquer les écarts parfois considérables entre les versions énumérées ici³. Un peu à

dre. Les textes d'Albéric et de l'*ADéca* se trouvent dans le vol. III : *Version of Alexandre de Paris. Variants and notes to Branch I* (édité par Alfred Foulet), Princeton, 1949 (New York, 1965) respectivement aux pages 37-60 et 61-100. L'*Alexandre en Orient* et la *MortAlix* se sont perdus ; on n'en trouve que des remaniements dans le *Ralix*, le *RTCh* (voir note 4) ou dans les versions offertes par les mss A et B (voir infra). Une tentative de reconstruction de la *MortAlix* se trouve dans le volume VII de la série (*Variants and Notes to Branch IV*) édité par Bateman Edwards et Alfred Foulet, Princeton, 1955 (New York, 1965), p. 27-30. Il en est de même du *Fuerre de Gadres* dont la tradition manuscrite est extrêmement compliquée ; une tentative de reconstruction a été entreprise par E.C. Armstrong et Alfred Foulet (*Le Roman du Fueerre de Gadres d'Eustache : Essai d'établissement de ce poème du XII^e siècle...*, Princeton, 1942 (New York, 1965). C'est le volume IV de la série. Les variantes et les notes ayant rapport à ce texte se trouvent dans le volume V (édité par Frederick B. Agard), Princeton, 1942 (New York, 1965). Pour les variantes de la branche III du *Ralix* (les aventures en Orient) on consultera le volume VI préparé par Alfred Foulet (Princeton, 1976). Le texte complet du *Ralix* est présenté dans le volume II : *Version of Alexandre de Paris. Text* (édité par E.C. Armstrong, D.L. Buffum, Bateman Edwards et L.F.H. Lowe), Princeton, 1937. Le volume I, enfin, donne les textes offerts par les mss A et B (*Text of the Arsenal and Venice versions*) édités par Milan S. La Du, Princeton, 1937 (New York, 1965) ; aux pages 390-448 de ce même volume on trouve une partie de la version du ms L qui présente certaines leçons caractéristiques (lignes 50-71). Les lignes 1-49 de cette même version ont été publiées dans le volume III déjà mentionné.

3 — Je n'entre pas dans le détail : le ms Arsenal semble avoir été terminé au début du XIII^e siècle ; le ms de Venise, lui, est du XIV^e siècle et le ms L doit être situé dans le dernier quart du XIII^e siècle. Dans l'état actuel des recherches il est impossible de dire s'il s'agit de mss représentant des « états » de versions du XII^e siècle ou des versions « tardives ». Provisoirement je les considère comme des produits (in)directs de la lignée Albéric : Alexandre de Bernai.

part est le *Roman de toute Chevalerie* (RTCh) attribué à Thomas de Kent⁴. Ce texte, écrit en territoire anglo-normand (autour de 1175) utilise plusieurs « sources » dans lesquelles ont puisé aussi Alexandre de Bernai et ses prédécesseurs, mais il a également eu recours à des renseignements provenant de la tradition nourrie par l'*Historia de Preliis*⁵. L'amalgame de Thomas de Kent occupe ainsi un statut particulier dans la tradition française du douzième siècle.

Il sera impossible de faire ici un inventaire complet des problèmes que rencontreront ceux qui voudraient analyser le statut des différentes versions françaises de la vie d'Alexandre du XII^e siècle. Les éditeurs des volumes du *Medieval French Roman d'Alexandre* ont essayé de définir les rapports entre les versions subsistantes de la légende, mais malgré leurs efforts méritoires, il ne leur a été permis que de produire des schémas approximatifs (bien fonctionnels d'ailleurs, puisqu'ils dessinent l'évolution de la légende)⁶.

La genèse du *Roman d'Alexandre* est non seulement complexe, mais elle est aussi intéressante du point de vue de la réception de la « matière antique » en territoire français. A travers les différents stades de l'évolution de ce grand texte, on voit se succéder les échos de situations socio-politiques qui, plus ou moins, en ont conditionné la réception. Dans ce qui suit j'essaierai d'esquisser les grandes lignes de cette évolution en me concentrant surtout sur les rapports entre le roi Alexandre et ses nobles vassaux. Le résultat de cette analyse qui, pour des raisons d'économie, ne concernera que le fragment qui reste du texte d'Albéric, l'*ADéca* et le *RAlix*, montrera des fluctuations considérables dans le statut de la royauté et, partant, dans celui de la noblesse qui l'entoure.

Avant d'entamer l'analyse des trois textes susmentionnés, il est utile de mettre en évidence quelques principes clefs de la réception de la « matière antique » qui, comme j'espère le montrer, ne vise aucunement une *réalité* historique quelconque, mais une *réalité* littéraire aux intentions indiscutablement didactiques. Je les produirai ici de façon schématique.

1) L'écriture de nos textes est essentiellement euphorique : pendant sa vie le héros macédonien ignore l'échec ou l'hésitation. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, ce qui impli-

4 — Edité par Foster F. et Short I., *The Anglo-Norman Alexander*, 2 vol., Londres, 1976-77.

5 — Pour ce texte et sa place dans la tradition, voir Ross D.J.A., *Alexander historiatus. A guide to medieval illustrated Alexander Literature*, Londres, 1963 : passim. L'*Historia de Preliis* J² sera à la base du *Roman d'Alexandre en prose* français et de nombreuses traductions/adaptations en italien. Voir mes articles « Le "Roman d'Alexandre en prose". Un remaniement typique », *Neophilologus*, LXIX, 1985, p. 332-41 et « La traduction italienne de l'*Historia de Preliis* », rédaction J². Le respect d'une image textuelle », à paraître dans les Actes du Colloque *L'Image* (Amiens, 1986).

6 — Voir *The Medieval French Roman d'Alexandre*, vol. II, p. viii ; vol. III, p. vi.

que que toutes les activités du roi sont couronnées de succès. Sa mort, à Babylone, n'est pas considérée ici comme une donnée négative ; elle s'insère dans la perspective de la succession des *regna* : le sien était arrivé à son terme ; la fin en avait été prédite par des forces supérieures aux siennes⁷. Dans la société chrétienne de l'époque la mort du roi n'aura donc été que l'effet d'une volonté divine soulignant le caractère éphémère de la gloire humaine⁸.

2) Cette écriture est aussi bien souvent elliptique. D'un côté, cela s'explique de par le fait que les versions françaises de la légende ne sont que des traductions/adaptations de versions latines au style parfois bien frugal (l'*Historia de Preliis*, pour ne nommer que cette version-là, est un chaînon important dans la transmission de la *materia*, mais ce n'est pas une œuvre littéraire qui brille de par l'éclat de son style, de son lexique ou de son organisation narrative) ainsi que par la signature encore bien archaïque de la langue vulgaire véhiculant ces produits. Il faut constater également que nos traducteurs/adaptateurs n'ont pas la taille de l'auteur anonyme du *Roman de Thèbes* ou de Chrétien de Troyes (qui est quand même le contemporain d'Alexandre de Bernai) : il n'est pas question chez eux de finesses stylistiques bien poussées. De l'autre côté, nos textes sentent la compilation. La part de la création artistique individuelle devant assurer la transition harmonieuse entre les fragments livrés par la tradition reste encore marginale : la chronologie événementielle l'emporte, et de beaucoup, sur la mise en scène et sur la causalité en tant que principe conducteur, nécessaire, de la narration.

3) Nos textes « antiques » visent bien sûr non seulement la *delectatio*, mais également la *lectio*. Le didactisme impose la confrontation, mais la comparaison de l'Antiquité avec le monde contemporain des auteurs/continuateurs clochera toujours. Les deux qualités scripturaires susmentionnées (euphorie et ellipse) perturbent considérablement la description du cadre référentiel. C'est, déjà, un problème majeur pour l'interprète moderne. Ce n'est pas tout : le plus grand obstacle n'est pas l'euphorie explicitement marquée de la société « anti-

7 — Il est à noter que la théorie des *regna* ne fait pas toujours l'objet d'une spécification. La lignée d'Albéric ne l'exploite que fort indirectement : la guerre contre la dynastie persane n'y est présentée que comme un conflit entre deux empires dont l'un veut dominer l'autre. Contrairement à son père, Alexandre refuse de payer le tribut qu'exige le Persan. Voilà le point de départ de ses conquêtes. Il ne pense jamais à une mission « divine » (bien qu'il faille souligner le fait qu'à l'intérieur de la tradition inaugurée par Albéric, il devient lentement un roi *gratia Dei*). Le *Roman d'Alexandre en prose* français, qui est du XIII^e siècle, insiste bel et bien sur la dégradation des empires de ce monde, dégradation symbolisée d'abord par la chute de l'empire de Darius III et ensuite par la disparition de celui d'Alexandre. Voir mon article « Le roman d'Alexandre »... mentionné à la note 5.

8 — Cf. Türk E., *Nugae Curialium. Le règne d'Henri II Plantagenêt (1145-1189) et l'éthique politique*, Genève, 1977, p. 180.

que», mais le fait que dans le système binaire constitué par comparant et comparé l'un des pôles, la société médiévale elle-même (le comparé) n'est pas soumise à une procédure descriptive consciente. On est forcé, paraît-il, de comparer un décrit avec un non-décrit.

4) Une autre complication s'annonce : la société posée comme modèle n'est pas la société macédonienne du temps d'Alexandre. Abstraction faite de l'impossibilité de décrire le passé de façon scientifique (problème qui hante encore les historiens modernes), il faut impliquer ici l'absence de toute volonté auctorielle de présenter la réalité telle qu'elle est : la mimésis n'est pas l'affaire de l'auteur médiéval. Si l'on y ajoute le fait que l'image de la société macédonienne (ou de n'importe quelle autre société étrangère) ne parvient aux auteurs médiévaux qu'à travers des documents qui, eux aussi, sont déjà le résultat de procédures de sélection et de poétisation (ce dont les poètes médiévaux ne se rendent pratiquement pas compte), on comprendra que ce qui prévaut dans nos textes ce n'est pas une réalité historique recherchée pour elle-même, mais plutôt une réalité historique (h.l. « antique ») vécue au XII^e siècle.

5) Dans la littérature médiévale qui cherche son référent dans un ailleurs, l'anachronisme, roi incontesté du pays de la réception, vit à cœur joie sa créativité passive et active⁹. A l'époque qui nous concerne ici, cet anachronisme (jamais perçu en tant que tel) est un véhicule confortable sur le chemin de la production littéraire. L'analyse de la réception de la matière « antique » dans la littérature médiévale devra tenir compte de la position intermédiaire et réconciliante de l'anachronisme. Schématiquement on se représenterait le processus de la façon suivante :

1	2	3	4	5
RÉALITÉ	perception et sélection de traits frappants	activité poétisante	activité anachronistique	<i>réalité</i>

Pour des raisons d'économie j'ai simplifié le dessin (on pourrait penser à des schémas plus complexes et plus proches d'une technicité logique). Dans la case 1 RÉALITÉ indique de façon abstraite la présence, philosophiquement motivable, d'un concept qui englobe vraiment tout le réel ; *réalité* (case 5) renvoie à la dérivation ou, plutôt, la déviation de ce concept philosophique auprès du traducteur / con-

9 — Voir pour ceci, Petit A., *L'Anachronisme dans les romans antiques du XII^e siècle*, Lille, 1985.

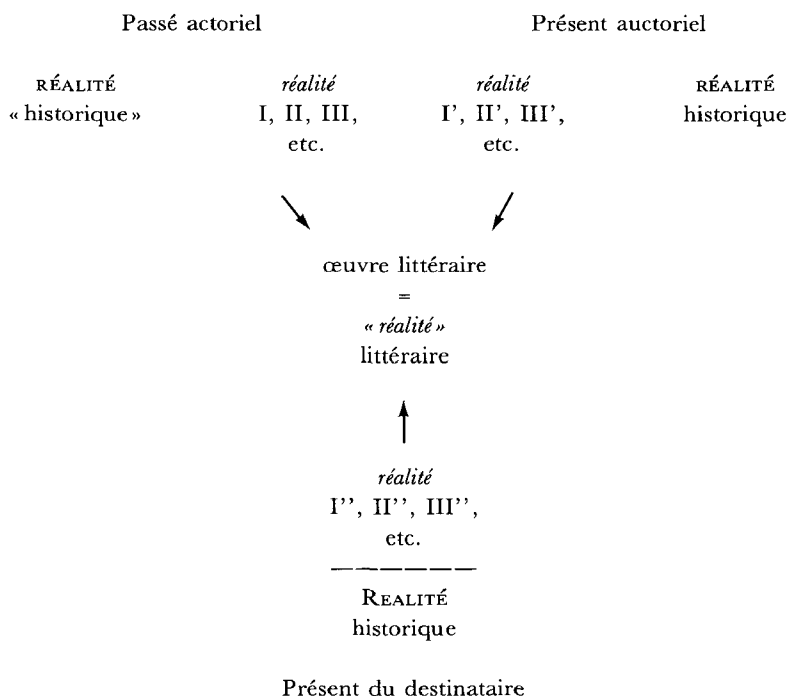
tinuateur. Les cases 2,3 et 4 n'indiquent pas des procédures indépendantes, mais des activités qui se trouvent dans des rapports de simultanéité et de réciprocité. Ce qui complique toute interprétation actuelle, c'est le fait qu'il faut multiplier le schéma présenté ici : par rapport à la RÉALITÉ macédonienne un texte comme celui du Pseudo-Callisthène¹⁰ présente une *réalité* I. Le remaniement en latin de la tradition alpha de ce texte par Jules Valère (IV^e siècle) produit une *réalité* II. Mais son *Res gestae Alexandri Magni* ne sera populaire qu'à travers l'épitome qui en fut fait au IX^e siècle. Cet épitome sera donc une *réalité* III. Et ainsi de suite. Albéric, auteur médiéval, prend son bien où il le trouve et amalgame joyeusement ses « sources » qui, toutes ensembles, produisent pour lui la RÉALITÉ. En vérité, et je court-circuite délibérément, il produit une *réalité* X. Face à Albéric, les continuateurs (l'auteur anonyme de l'*ADéca*, Lambert le Tort, Eustache et, surtout, Alexandre de Bernai) se trouvent dans des positions indiquées par le schéma ; pour eux, Albéric représentait la RÉALITÉ.

Et pour terminer : il faut supposer une même procédure lors de l'enregistrement de la RÉALITÉ contemporaine des auteurs de nos textes. Introduisant dans leurs produits des données de leur temps (pensons ici, par exemple, aux éléments « chevaleresques » et « féodaux »), ils adoptent vis-à-vis de leur propre contexte socio-politique pratiquement la même attitude que devant cette RÉALITÉ « historique » qu'ils croient pouvoir dépister dans leurs « sources ». Ici encore on a affaire à une sélection et une poétisation du matériel.

Bien sûr, les perspectives esquissées ci-dessus sont celles du chercheur moderne et pour ne pas se faire piéger, celui-ci devra tenir compte du fait que le poète du douzième siècle, lui, ne s'en occupe guère. Du moins, celui-ci n'en parle pas.

La situation poétique dont je viens de présenter les grandes lignes se visualiserait de la façon suivante :

10 — Pour ce texte et ses dérivés, voir Cary G., *The Medieval Alexander*, Cambridge, 1956 et Ross D.J.A., *Alexander historiatus...* (voir note 5).



C'est à travers cette *réalité* littéraire qui canalise la perception que le destinataire se crée le référent souhaité¹¹. Ce référent sera pour lui l'un des pôles de la comparaison qu'il est censé effectuer ; l'autre pôle est la RÉALITÉ historique dont il fait partie. Ici encore, il y a un problème : la RÉALITÉ historique est l'objet de deux procédures descriptives indépendantes aboutissant aux *réalités* I', II', III' de l'auteur et aux *réalités* I'', II'', III'' du destinataire¹². Ces *réalités* sont parfois bien différentes les unes des autres. On le sait. Les RÉALITÉS historiques, elles, peuvent coïncider (pensons à une lecture du *RAlix* du vivant d'Alexandre de Bernai), mais lorsqu'il y a un décalage entre la RÉALITÉ historique de l'auteur et celui du destinataire (ce sera, par exemple, le cas lors d'une lecture de l'*ADéca*, écrit autour de 1160, dans les années '80 du XIII^e siècle), il y a deux RÉALITÉS historiques distinctes.

La conclusion qu'on doit tirer de tout ceci est que le *Roman d'Alexandre* du XII^e siècle ne (re)présente jamais une RÉALITÉ « historique » (celle

11 — Cf. Domenech J.E., *Littérature et société médiévale. Vision d'ensemble*, Le Moyen Age, LXXVII, 1982, p. 103-4.

12 — Ce que produit l'auteur désireux de s'insérer en contexte n'est que fantaisie. Voir, pour ceci, Rubey D.R., *Literary texts and social change: relationship between english and french medieval romances and their audiences*, Ann Arbor, 1985, p. 231.

de ses acteurs présumés être des Macédoniens), mais plutôt une *réalité* (x) parfois bien proche du destinataire qui la confrontera, à travers la *réalité* littéraire, avec ou bien son propre présent (sa *RÉALITÉ* historique)¹³ ou bien avec un passé très récent¹⁴. Quel que soit d'ailleurs le comparé, il s'agira toujours d'un constat de dégradation : le passé évoqué par l'œuvre littéraire traduit une perfection perdue au cours des siècles.

Il n'est donc jamais question d'une description scientifique (à la moderne) d'une situation spécifique localisable dans l'Histoire. Ce problème manque d'ailleurs de pertinence au XII^e siècle. N'y compte que la mise à jour d'un contraste qui, pour être opérationnel, cherche le consensus du destinataire qui s'assimilera le(s) message(s) lorsque la plausibilité circonstancielle de la *réalité* littéraire est assurée. Sous cet angle il est intéressant de relever dans le *Roman d'Alexandre* l'absence de tout repère temporel, de toute référence événementielle détaillée ainsi que de précisions d'ordre socio-politique. Compte tenu et de l'impossibilité scientifique à cette époque de reconstituer un passé, voire du non-intérêt de la société du XII^e siècle pour ce problème spécifique (les deux vont encore ensemble), il est licite de prétendre que le passé évoqué dans le *Roman d'Alexandre* n'est qu'une (re)présentation idéalisée ; et moralisée, du présent (du XII^e siècle)¹⁵.

Tout ceci ne doit pas nous faire oublier que le contraste entre *antiquitas* et *modernitas* occupe les esprits de l'époque ; on est bien conscient de la différence, mais celle-ci n'est considérée que comme le résultat de l'évolution sotériologique : le passé et le présent sont ressentis comme des phases de l'histoire du Salut. Et voilà le problème : l'Antiquité dans nos romans « antiques » est décrite comme l'ère d'une perfection révolue, mais pour le chrétien la perfection ne pourra se manifester que dans un futur. Comme il s'agit ici de textes littéraires, le problème sera toujours un peu escamoté par l'aventure vécue par le héros exemplaire. C'est que le passé tel qu'il est décrit dans le *Roman d'Alexandre* (et dans tous les autres documents à passé glorieux) est serviable : il n'a qu'à fournir un cadre apte à abriter des argumentations et, par là, il manquera d'autonomie, de mobilité. Par consé-

13 — L'historien du XII^e siècle ne décrit pas, il interprète ; cf. Bulhof Ilse N., « Imagination and interpretation in History », dans *Literature and History* (éd. Schulze, L. et Wetzels W.), Londres, 1983, p. 6.

14 — Cf. Bredero A.H., *Christenheid en Christendom in de Middeleeuwen*, Kampen, 1986, p. 80.

15 — Il faut rapprocher de tout ceci la remarque pertinente de Daniel Poirion que « dans le dialogue entre la littérature et l'histoire, ce n'est pas celle-ci qui apporte le sens, mais celle-là » (*Eustache Deschamps et la société de cour*, dans : *Actes du Colloque « Littérature et Société au Moyen Age »*, Paris, 1978, p. 89-109. Voir aussi Muratova X., « *Vir quidem fallax et falsidicus sed artifex praelectus*. Remarques sur l'image sociale et littéraire de l'artiste du Moyen Age », dans *Artisans et production artistique au Moyen Age* (éd. Barral I Altet, X.), tome I, Paris, 1986, p. 53-72, surtout p. 59-60).

quent, sa description occupera toujours un statut secondaire. Le même phénomène se rencontre dans l'hagiographie : les *vitae* des saints montrent, elle aussi, des fluctuations utilitaires dans la précision historique. On n'a qu'à penser à la canonisation de saint Bernard. La première *vita*, écrite du vivant du grand cistercien, n'amena pas le résultat souhaité. Une deuxième *vita*, terminée en 1173, fit l'affaire : l'année suivante, la curie accepta la canonisation de l'abbé de Cîteaux¹⁶. Je n'insisterai pas sur les aspects politiques de cette question (je n'en ai d'ailleurs pas la compétence) ; il suffit de faire remarquer ici que les *vitae* des saints devaient, si elles voulaient être fonctionnelles dans le cadre d'une procédure de canonisation, répondre à l'horizon d'attente de l'Eglise. Là encore, le cliché faisait norme.

Le texte médiéval qui fait appel au passé doit reconstituer une aire de rencontre plausible. Et c'est là que l'anachronisme joue son rôle conciliateur. Cet anachronisme n'est donc pas un sous-produit de l'activité traduisante, mais bel et bien l'instrument créateur par excellence, le passeport qui donne accès au pays de la réception ; pays contrôlé, pour maintenir l'image, par un mécénat. D'une façon ou d'une autre, les auteurs/adaptateurs doivent permettre à leurs « patrons » de reconnaître dans les œuvres littéraires qui leur sont dédiées ou offertes (avec ou sans commande préalable, peu importe) ou bien leur propre statut ou bien (des bribes) de leur contexte socio-politique¹⁷. Un *Partonopeüs de Blois* (écrit entre 1182 et 1185) reprend, non sans les poétiser, certains détails renvoyant au règne de Philippe Auguste¹⁸. Le *Roman de toute Chevalerie* peint une royauté « à l'anglaise »¹⁹ et ainsi de suite. Le cadre référentiel (français, anglais ou autre) reste cependant toujours flou.

Et c'est ici que se révèle l'utilité de l'absence de marqueurs temporels et spatiaux. L'œuvre littéraire, en principe fruit d'une perception momentanée, s'élève au niveau de la longue durée, voire à celui de l'universalité²⁰. Le *Roman d'Alexandre* profite amplement des possibilités, surtout tropologiques, offertes par la procédure généralisatrice signalée.

Cependant, si l'on veut analyser les différents aspects de la réception de ce grand « roman » dans la littérature et la société du XII^e siècle, on se heurte à deux problèmes majeurs. Le premier est la com-

16 — Bredero A.H., *Christenheid...*, p. 159, 177-8.

17 — Pour ceci, voir, entre autres, Firth-Green R., *Poets and Princepleasers. Literature and the English court in the late Middle Ages*, Londres, 1980.

18 — Cf. Keller H.-E., « Literary patronage in the time of Philip Augustus », dans *The Spirit of the Court* (éd. Glyn S. Burgess), Cambridge, 1985, p. 196-207, surtout p. 197-9.

19 — Voir mon article, « Le "Roman de toute Chevalerie et le public visé. La légende au service de la royauté" », *Neophilologus*, LXXII, 1988, pp. 335-43.

20 — Pour ceci, consulter Vovelle M., *Idéologies et Mentalités*, Paris, 1982, p. 48-52.

plication extrême de la genèse qui rendra suspecte toute interprétation présentée avec trop d'aplomb. Le deuxième est la quasi-immobilité de la légende qui s'explique, d'un côté, par le traditionnalisme de l'écriture médiévale (on ne rejette pas ce qu'a produit le prédécesseur, mais on le complète) et, de l'autre côté, par l'inertie du système socio-politique à l'intérieur duquel le texte est censé fonctionner. Les glissements d'accent sont mineurs, mais ils sont repérables. En elle-même la « matière » d'Alexandre est relativement constante et clichématique, mais elle peut être exploitée de plusieurs façons. Cela se voit clairement lorsqu'on confronte la lignée d'Albéric : Alexandre de Bernai avec, par exemple, les traditions actualisées par le *RTCh* ou avec les interpolations des XIII^e et XIV^e siècles.

Tous les textes sont cependant centrés sur le roi. Les auteurs/adaptateurs sont contraints d'épouser les points de vue de la caste dominante et c'est ainsi qu'on relève dans le *Roman d'Alexandre* une défense de la royauté et de la noblesse de sang. Les variations à l'intérieur de l'équilibre socio-politique (qu'on se garde bien de secouer) s'expliquent par les mutations (lentes, mais sûres) dans la société médiévale qui redéfinissent les rapports entre les différentes couches de la société. Il n'est donc point étonnant de constater que les œuvres qui s'insèrent dans la lignée Albéric : Alexandre de Bernai mettent en valeur la figure du roi et ses relations avec ses vassaux. L'Alexandre de ces œuvres est d'extraction supérieure, il a le goût de l'indépendance et, surtout, il s'annonce combatif. Et tout cela, les différentes versions du *Roman d'Alexandre* l'accentuent de plus en plus.

Cela se remarque immédiatement chez Albéric. Le fragment qui nous reste (105 vers) pose cependant certains problèmes. Albéric dit vouloir raconter *Del Alexandre mandament* (v. 26), mais il n'est pas clair si ce *mandament* aurait dû comprendre seulement la jeunesse du héros ou toute sa vie. Dans le premier cas, l'*ADéca* et l'adaptation de l'allemand Lamprecht reproduiraient, *grosso modo*, les renseignements d'Albéric. Dans le deuxième cas, celui-ci n'a pas pu terminer son projet et l'*enfirmitas* qu'il mentionne au vers 5 serait peut-être plus qu'un cliché. Important dans toute approche de ce texte (et de ses continuations) est cependant la *vanitatum vanitas* liée à Salomon (vv. 1-3), puisque la *vanitas* revient sous la plume du poète (v. 6) ; elle pourrait cacher une perception cyclique des aventures du Macédonien. Les nombreux rois vaincus par Alexandre (vv. 9-18) préfigureraient ainsi son propre sort. L'hypothèse n'est pas impossible, puisque la tradition latine fournissait des *vitae* complètes et Albéric en a connu quelques-unes²¹.

21 — Cf. *The Medieval French Roman d'Alexandre*, vol. III, p. 2-8. Voir note 2.

La dépendance vis-à-vis de la tradition se fait bien remarquer. Albéric reprend ce qui, en grandes lignes, se trouvait déjà dans ses « sources », mais il accentue les besoins d'une caste qui, au moment où il écrit, cherche à souligner son exclusivité. Son Alexandre, qui focalise toute attention, aime la compagnie des *franc cavalleyr* (v. 76), refuse de fréquenter les non-nobles :

A fol omen ne ad escueyr
No deyne fayr regart semgleyr

(vv. 78-9)

Cette attitude psycho-émotionnelle (qui n'est pas vraiment une invention d'Albéric) deviendra un des leitmotivs du *Roman d'Alexandre* entier. Elle explique ce que j'appellerais un certain « romantisme grégaire » : les exigences sociologiques sont formulées en un code qui sera l'objet de descriptions laudatives hautement appréciées à l'intérieur du groupe censé en fournir les héros ; la littérisation des exigences de ce groupe se fait confirmation euphorique.

Albéric fait de son mieux pour dorer le blason du roi et celui de ses nobles compagnons. La formation militaire et intellectuelle ultrarapide du roi fait ressortir son unicité et lui procure une motivation supplémentaire parmi les siens (qui, eux aussi, bénéficient de descriptions laudatives). Il semble qu'Albéric favorise quelque peu la *clergie*, mais il respecte la combinaison clichématique de cet élément avec la *chevalerie*. Auprès de ses successeurs, la balance penchera en faveur des aspects chevaleresques.

C'est déjà évident dans l'*ADéca* où l'on assiste à une certaine féodalisation du contexte socio-politique. Entrent en scène les compagnons du roi, ces

... trente fil de contor
De Macédoine, del fé l'empereor ;
...
...
Em manctes terres li conquistrent honor,
Tuit lo servirent de gré et par amor

(vv. 21-5)

L'élément n'est pas nouveau (l'origine en est biblique)²², mais le texte évoque l'emprise grandissante de la royauté qui se subjugue les forces vitales de la société par des liens qui suggèrent le consensus des *magnates* (cf. « ... de gré et par amor »). Cette harmonie, jamais perturbée par ces *fil de contor*, cimente la charpente étatique, accentue l'insertion en société de cette royauté qui se veut autoritaire, voire

22 — *Et vocavit pueros suos nobiles, qui secum erant nutriti a iuventute...* (I Macch. I: 7).

discrétionnaire. A l'époque où l'*ADéca* est conçu (environ 1160), le consentement des grands vassaux n'est plus nécessaire pour assurer la succession dynastique (ni en « France » ni en « Angleterre »), mais la machine étatique ne fonctionne pas encore comme le voudraient les rois. Dans la pratique le pouvoir royal cherche à établir un équilibre entre les différentes sphères d'influence. Avec le temps le jeu se fera, nécessairement, très subtil, mais cela s'ignore encore en littérature. Dans le *Roman d'Alexandre* on ne repère que des descriptions de rapports harmonieux entre le roi et ses nobles, rapports jamais sujets à discussion. Car celui qui pense différemment s'exclut du groupe²³.

Avec ses nobles le roi Alexandre fait caste, mais, et ici la littérature valorise les idées politiques de l'époque, c'est pour les placer dans une dépendance plus grande vis-à-vis de son autorité. Les moyens en sont fort simples : les compagnons d'Alexandre lui doivent la protection de leur statut social, ce qui, en l'occurrence, signifie la garantie de leurs moyens de subsistance. La caste tient à conserver ses prérogatives et à cette fin elle développe un code où prime surtout l'extériorisation de l'honneur : la *shame culture* fait son apparition²⁴. Le tricheur et, *a fortiori*, le traître sont éliminés (et peu importera leur rang). Darius III se conduit de façon indigne, parce qu'il trahit le lignage de Sanson. De par ce fait, celui-ci a le droit d'abandonner son suzerain et de prêter hommage à Alexandre (I : 515 ; 575-6). Et, honte suprême, Darius préfère des serviteurs indignes, des *serfs* aux conseillers nobles. L'exemple du Persan inique (il impose, injustement, un tribut à la Macédoine) est exploité davantage. Ce qui va devenir une raison d'Etat se profile ici ; l'autorité royale fait flèche de tout bois : Alexandre part en guerre non seulement contre l'opresseur de la Macédoine, mais également contre un homme qui ne respecte pas les intérêts de ses propres vassaux. Le Persan est un *imperator inutilis*, c'est-à-dire, un souverain dont le règne est pernicieux. Alexandre sera le justicier. Il accepte l'hommage de Sanson qui, lorsqu'il apprend qu'il a trouvé le roi de Macédoine, descend de cheval et *Au pé lo prent, baise li lo soler* (v. 577). Cette soumission totale pousse le roi à descendre, lui aussi, de son cheval et à embrasser son nouveau vassal. Il semble, et le mot doit être accentué, qu'il y ait égalité entre le roi

23 — Les rapports entre le roi et ses vassaux sont encore très personnels ; Philippe Auguste doit jouer et sur le côté personnel et sur le côté institutionnel : lorsqu'il demande des troupes, il se sert, par exemple, de la formule suivante : *tam pro capite nostro* (Ph.A.), *tam pro corona regni*... Cf. Strayer J.R., *Medieval Statecraft and the perspectives of History*, Princeton, 1971, p. 293-4.

24 — Cf. Ward A., *Honor and shame in the Middle Ages : an open letter to Lutz Röhrich*, *Jahrbuch für Volksliedforschung*, XXVII-XXVIII, 1982-3, p. 1-16. L'effet de l'honneur est particulièrement sensible dans la deuxième branche du *RAlix* : au moment où une petite troupe de l'armée macédonienne est en difficultés, il n'y a aucun chevalier qui se déclare prêt à quitter le champ de bataille pour aller chercher du secours ; on ne « fuit » pas le danger. Pensons également à Roland.

et son vassal. Ce n'est qu'un leurre : Alexandre n'est pas le *primus inter pares* qu'est Arthur, il est le roi qui tire toutes les ficelles (voir *infra*). Mais ce roi respecte le code qui, du moins en théorie, régit la vie socio-politique de l'époque.

Un dernier élément doit être relevé puisqu'il est la cause essentielle de son succès. Le jeune roi provoque de par son excellence (sa prouesse chevaleresque et son intelligence le placent au-dessus des autres), son goût de l'indépendance (il refuse de payer le tribut), sa combativité juvénile (il défie publiquement Nicolas et Darius) et son courage (lui seul ose affronter le terrible cheval Bucéphale) l'enthousiasme de la caste des guerriers qui voient en ce jeune homme le héros qui leur assurera les moyens de subsistance et qui les guidera vers d'autres horizons. Le défi lancé à Nicolas déclenche le mécanisme de la victoire ; les chevaliers se bousculent pour être parmi les premiers. Le déclic est l'exhortation du roi : ... *Or i parra qui ert bons chivalers* (v. 481). L'appel au code, au « romantisme » évoqué plus haut, est suivi par un enthousiasme sans bornes. Alexandre ressemble ici à Guillaume d'Orange qui n'a pas de difficultés non plus pour s'attirer les *juvenes* alléchés par les exploits militaires possiblement rémunérateurs²⁵. Le Macédonien tient sa promesse : après avoir pris Césarée, la capitale du royaume de Nicolas (qui, en tant que vassal de Darius, voulait faire la guerre à la Macédoine), il distribue tout le butin parmi ses vassaux. Il s'allie, en outre, les vaincus en les plaçant, à des conditions honnêtes, sous son autorité :

Pailes d'Aufrique, lo vin e lo piment,
 Destrers e muls e tot l'or e l'argent
 A son barnage dona tot e despent.
 Ceus de la vile a pris per sairement,
 Per homenage e per aliement
 Qu'il li ferrunt tot son commandement ;
 Totes lor terres e toz lor feus lor rent

(vv. 777-83)

Le texte n'insiste pas (d'ailleurs ce sont pratiquement les derniers vers de l'*ADéca*), mais Alexandre commence à remplacer Darius. Comme ce dernier, il imposera sa suzeraineté aux vaincus. L'*ADéca* ne souffle cependant mot de quelque prestation financière que ce soit de la part des vaincus. L'écriture de ce texte est encore trop elliptique.

25 — Voir *Le Charroi de Nîmes. Chanson de geste du XII^e siècle* (éd. Perrier J.L.), Paris, 1931, vv. 635-67.

26 — Voir Génicot L., « La noblesse dans la société médiévale. A propos des dernières études relatives aux terres d'Empire », dans *La Noblesse dans l'Occident médiéval*, Londres, 1982, p. 535-60, surtout p. 544.

Le *RAlix* réoriente les données traditionnelles : l'outrage commis par Nicolas y est plus sérieux, car il essaie de rendre la Macédoine tributaire de son pouvoir, ce qui provoque la fureur d'Alexandre. Celui-ci le défie publiquement et promet de lui payer effectivement ce tribut (*Que mout li tornera a perte et a damage* ; v. I : 609). La variante est significative ; le défi du Macédonien est lié à ce qu'on pourrait qualifier, avec la nécessaire réserve, comme un honneur national. La Macédoine cherche à se libérer de toute pression étrangère. Le compilateur exploite adroitement le jeu de l'honneur, car il suggère, par l'enthousiasme qu'évoque l'attitude ferme du jeune roi, l'unanimité de la caste dirigeante qui prend en charge les intérêts de la société (tâche spécifique qui incombe, naturellement, aux *bellatores*). L'ardeur des *juvenes* de se lancer dans cette guerre d'indépendance (qui se transformera bien vite en guerre expansionniste) est stimulée — et Alexandre de Bernai y insiste longuement — par la générosité du jeune roi. Celui-ci équipe les compagnons, parmi lesquels se trouvent de nombreux *povres chevaliers* (vv. 639, 652) et cela aux dépens des usuriers :

De ce fist Alixandres que gentilz et que fiers,
Que frans rois debonneres, que nobles chevaliers :

...

Par le congié son pere a pris les usuriers,
Les sers de put afere, les felons pautonniers,
Qui les tresors avoient et les mons de deniers
Qu'il lessaient moisir a muis et a sestiers ;
Touz les a departiz aus povres chevaliers,
Aus povres bacheliers qu'il estoit mestiers

(vv. I : 645-51)

Le passage cité ne laisse subsister aucun doute : la largesse royale est la clef de voûte de la féodalité et la conduite envers les usuriers marque la connivence qui règne à l'intérieur du groupe. Tous les membres en sont d'accord pour dénoncer la circulation différente de l'argent (qui, pour eux, équivaut à une non-circulation, puisqu'elle freine toute largesse seigneuriale). La morale ségrégative de l'*ordo* refuse de tenir compte des intérêts des *laboratores* qui ne doivent produire que ce dont les grands ont besoin.

Alexandre de Bernai sauvegarde l'épisode de Nicolas (le contraire aurait surpris), mais l'ensemble prend une autre tournure : après la prise de Césarée, le roi réinvestit les barons vaincus de leurs terres, mais, et c'est vraiment nouveau, il ne distribue rien parmi les siens. Le tout est donné en fief à Tholomé à qui Alexandre promet de donner un jour la couronne royale :

Quant revendrons de Perse et avrons fet justise
De Daire et de ses hommes, qui ma terre ont malmise,

...

Vous en sera el chief coronne d'or assise.

(vv. 1 : 1650-3)

Deux remarques au sujet de ce passage. L'expression *avrons fet justice* s'explique par la présentation antérieure de l'iniquité et la félonie de Darius III. Quant à la promesse de couronner Tholomé, il faut faire remarquer que le roi mène sa barque tout à fait seul : c'est lui qui décide. Le pouvoir royal tel qu'il est décrit dans ce *RAlix* n'a de comptes à rendre à personne. La cérémonie avec laquelle il investit son nouveau vassal reste cependant féodale :

Tholomer s'agenoille, si l'a en clinant prise,
Et li roys l'en revest par un vert rain de Frise.

(vv. I : 1654-5)

Le respect de ce qui à l'époque du *RAlix* est déjà en voie de désagrégation souligne une fois de plus l'ancrage de la *matiere de Rome* dans le passé récent²⁷. Appartient également à ce moment de l'histoire l'idée de la royauté par la grâce de Dieu. Albéric et l'auteur anonyme de l'*ADéca* avaient mentionné les traditionnels phénomènes météorologiques et telluriques accompagnant la naissance du jeune conquérant. Chez Albéric le tout signale *Que reys est forz en terra naz* (v. 53). L'auteur de l'*ADéca* fait un petit pas en avant ; pour lui l'aventure du Macédonien est déjà incluse dans les événements naturels :

Ce signifie qu'il sera molt senez
E que li enfes conquerra mainz regnez

(vv. 18-9)

Le *RAlix*, par contre, spécifie le rôle futur du *meilleur roi que Dieus laissast morir...* à qui Il

... donna fierté et u cors tel aïr
Que par mer et par terre osa gent envaïr
Et fist a son commant tout le pueple obeïr...

(vv. I : 10-4)

Les événements naturels liés ici directement à la volonté de Dieu (cf. également les vv. 23 et 27) signalent l'intention : le pouvoir d'Alexandre est voulu comme une force restauratrice générale qui sonne le glas d'une ère de résignation (Philippe, son père, n'avait pas osé se soulever contre l'opresseur persan). Cette image de vitalité

27 — Il est à noter que Philippe Auguste fort désireux d'imposer son autorité joue, lui aussi, la carte « féodale » : en appliquant à la lettre le « système » (il s'arroge le droit de tutelle sur les enfants de ses barons morts ainsi que celui de marier leurs filles), il réussit à concentrer tout le pouvoir entre ses mains ; voir Bautier R.H., *La Royauté*, dans Favier J. (éd.), *La France médiévale*, Paris, 1983, P. 149-181, surtout p. 164.

retrouvée n'aura certainement pas déplu à l'entourage du jeune Philippe Auguste, roi depuis 1180. Il n'est pas permis d'établir des liens directs entre le *RAlix* et la monarchie capétienne de l'époque (les renseignements textuels sont trop flous, trop clichématiqués) pas plus qu'il n'est loisible de prétendre que le *RTCh*, écrit en territoire anglo-normand, a été écrit pour ou dans l'entourage d'Henri II Plantagenêt. Là encore, il n'est question que d'indices suggérant des possibilités. Quoi qu'il en soit, l'arrivée au pouvoir d'Alexandre amène un souffle de renouveau, signale le réveil d'une prétendue torpeur. Du moins, c'est ce que fait penser le texte, car il est hautement intéressant de constater que les activités militaires de Philippe de Macédoine, régulièrement énumérées dans les œuvres qui s'apparentent à la tradition représentée par l'*Historia de Preliis*, très populaire à l'époque, sont passées sous silence. Dans le *RAlix* Philippe est un roi pratiquement immobile (ce qui, parce qu'il ne s'absente pas, exclut l'adultère de son épouse Olympias avec l'enchanteur égyptien Nectanébus, affaire honteuse que nie avec véhémence toute la lignée Albéric → Alexandre de Bernai). Il est question d'un certain immobilisme socio-politique et narratif; le règne de Philippe semble circulaire et, tout comme le monde arthurien, il a besoin de nouvelles impulsions permettant de resituer la dynastie macédonienne dans l'Histoire. Il serait intéressant de développer ici les idées effleurées ici, mais vu leur complication, je préfère y revenir dans une étude ultérieure.

J'ai mentionné plus haut le côté discrétionnaire du pouvoir royal. Cela ne veut pas dire que le roi en fait à sa guise, mais tout en respectant le code, il s'arroge le droit d'interpréter telle ou telle donnée comme bon lui semble. Après la prise d'Araïne (une ville en Proche-Orient), un chevalier persan implore le secours d'Alexandre. Le roi lui offre la ville qu'il vient de prendre (v. II : 2127). L'homme recule devant une responsabilité pareille et préfère *or ou argent ou dras* (ibidem, 2122). Tous les Grecs se moquent du Persan :

Qui n'a cuer d'assés prendre mieus aime un don eschars
Ja malvais hom n'iert riches, qui li donroit Baudas.

(ibidem, 2131-2)

Le mesquin reçoit quand même une compensation pour ses peines. Ce passage révèle trois choses :

1) C'est le roi qui décide de la distribution du butin (comme c'était le cas après la prise de Césarée) et l'on ne discute pas les mesures prises par le roi qui n'agit que d'après ses propres normes.

2) Il n'y a que les grands qui voient grand ; la supériorité de l'élite qui vit son code est de nouveau prouvée. Le chevalier persan refuse ou ignore (ce qui dénote sa non-appartenance) le code et, par là, il est publiquement accablé d'opprobre.

3) C'est toute la caste supérieure de la Macédoine qui, ici encore, manifeste sa solidarité : toute entière, elle se moque du Persan.

On le constate : les œuvres qui s'inspirent de la traduction/adaptation d'Albéric de Pisançon montrent une certaine évolution. Le texte d'Albéric en est resté, si l'on en juge d'après ses continuations directes (l'*ADéca* et l'*Alexanderlied* du curé Lamprecht), à décrire la jeunesse du héros. Le *RAlix*, par contre, a fini par intégrer tous les renseignements disponibles au sujet du Macédonien ; s'ajoutent à la jeunesse du héros les aventures qui, dans l'Histoire, jalonnent sa *vita* : entreprises en Proche-Orient et en « Inde » et, très important (sinon on n'aurait pas eu affaire à une véritable *vita*), sa mort. Les aspects spécifiques de chacune de ces aventures n'ont pas été analysés ici.

La tradition française insiste surtout sur le côté exemplaire du Macédonien dont il s'avère (et ce sera surtout le cas pour le *RAlix*) que Dieu a favorisé le règne pour introduire dans la vie socio-politique une nouvelle fraîcheur, une nouvelle énergie. Dans cette perspective ce texte diffère, par exemple, des romans arthuriens qui, tous, chantent le *statu quo*. C'est que le Macédonien s'engage non seulement à restituer à la royauté une *utilitas* perdue, mais également à mener ses hommes vers des frontières inconnues. Bref, le *RAlix* chante le mouvement. La façon dont le roi s'y prend suscite l'admiration ainsi que le soutien inconditionnel des nobles de la société macédonienne, car le roi restaure (du moins, en principe, car le texte reste bien elliptique) la tripartition sociale en reprenant (et c'est la formule qu'il faut ici) aux usuriers, ces *sers de put afere*, ces *felons pautonniers*, ce qu'ils avaient, injustement, rendu inaccessible aux nobles.

L'exemple du succès, qui est le fruit des rapports harmonieux entre roi et vassaux, ne manque pas d'intentions moralisatrices. Le *Roman d'Alexandre* n'est pas uniquement fait pour amuser son destinataire, mais il vise aussi la peinture d'un idéal. Cet idéal, vaguement féodal — et ici encore, nos textes sont peu explicites — est difficile à situer dans une *réalité* déterminée. Il semble, puisque la féodalité ne peut pas être l'affaire d'une Antiquité qui l'ignorait (ce dont les auteurs médiévaux ne se rendaient pas compte), que cet idéal se rapporte à une ère fraîchement révolue.

En elle-même, la société macédonienne n'a aucune importance — elle n'est d'ailleurs pas décrite (comment les auteurs/adaptateurs de l'époque auraient-ils pu le faire?) — et elle ne sert qu'à encadrer l'excuse. Les anachronismes (chevalerie, féodalité, armement, royauté *gratia Dei*, etc.) sont tellement nombreux et dominants qu'il faut se demander si ce n'est pas le cadre macédonien lui-même qui est le seul anachronisme. De toute façon, la « *réalité* » littéraire, elle, ignore l'anachronisme, puisqu'elle n'a pas de comparant. Les RÉALITÉS historiques fonctionnent comme des comparants, mais elles sont tellement

déformées à cause des interventions auctorielles qu'il est impossible de distinguer ce qui est «d'époque» de ce qui devrait être «de l'époque».

C'est d'ailleurs inévitable : proposer une œuvre partiellement topologique à un public du XII^e siècle — et cela par le biais d'une RÉALITÉ macédonienne — nécessite une réorientation des données disponibles. Je n'ai pas besoin d'insister.

L'ensemble est euphorique. L'Alexandre de la tradition française du XII^e siècle est un homme à succès, un prédestiné. L'empoisonnement auquel il succombera est dû à une erreur fatale que le texte n'explique pas : tout détail provoque un besoin de causalité précise dont le traducteur/adaptateur et son public font volontiers abstraction. Cela se remarque non seulement dans l'épisode de l'empoisonnement, mais aussi dans la présentation des rapports entre le Macédonien et la reine Candace (avec laquelle il semble vivre une relation adultère)²⁸. Pour ce qui concerne les deux traîtres, Antipater et Divinuspater, il n'est pas clair du tout pourquoi les deux hommes prennent peur lorsque le roi les somme de paraître à sa cour. Alexandre de Bernai ne l'explique pas ; il ne semble pas y attacher beaucoup d'importance. Ce n'est pas la conduite des traîtres qui compte, mais leur mentalité négative vis-à-vis de leur maître. Le tout suggère l'infraction à la norme, au code.

Ce qui frappe dans le *RAlix*, c'est le fait qu'il est bien souvent question d'anticipations sur la mort du roi et cela de deux façons : indirectement, le sort de Darius III constitue une mise en abyme de la situation future d'Alexandre (III : 172-98) ; directement, la nomination des deux félons comme gouverneurs de villes conquises dans le Proche-Orient est une grave erreur, car les deux hommes, et ici se remarque la signature elliptique du *RAlix*, n'ont pas participé activement aux conquêtes de leur roi (du moins, le texte n'en fait pas mention). En d'autres termes : le roi lui-même s'est écarté de sa propre ligne de conduite et il a confié à des hommes indignes, qui ne font pas vraiment partie de sa clientèle, de sa *maisnie*, des charges qui, de par leur nature, incomberaient aux seuls nobles (de sang et donc aussi de cœur). L'écart entre les deux traîtres et les nobles pairs d'Alexandre est évident ; dans le commentaire auctoriel aussi bien que dans les plaintes actorielles, les deux hommes sont rejetés du groupe ; ils sont qualifiés de *serf de put aire* (v. IV : 133)²⁹.

28 — Pour la façon dont Alexandre de Bernai escamote ce problème, voir mon article « L'élément féminin dans le "Roman d'Alexandre" : Olympias et Candace », dans *Court and Poet* (éd. Glyn S. Burgess), Liverpool, 1981, p. 167-176.

29 — Le *RAlix* n'est pas tout à fait clair au sujet des fonctions des deux traîtres. Dans la branche II (le *Fuerre de Gadres*) Antipater est présenté comme le gouverneur de Tyr (vv. 2008-10), mais dans la branche IV il est parlé d'Antipater *qui Sydoine tenoit* (v. 7730) et c'est Divinuspater

Les deux indignes rejoignent ici le chevalier persan qui, malgré sa noblesse apparente, se montre également étranger au code. Si la conduite du Persan suscite les moqueries du roi et de ses compagnons, celle d'Antipater et de Divinuspater cause la mort du roi et l'effondrement de son empire.

Il y a donc, et c'est un fait qu'il faut signaler, des éléments qui perturbent l'euphorie initiale. Narrativement, chaque histoire (sens genettien) a besoin d'opposants. La *vita* d'Alexandre n'en manque pas : pensons à Nicolas, Darius et de nombreux autres personnages. Mais ce sont là des ennemis « extérieurs », identifiables en tant que tels. Le véritable danger pour la dynastie macédonienne est le manque de loyauté de la part de quelques vassaux indignes. Cela s'était déjà avéré dans la conduite de l'Indien Porus qui, ayant appris le verdict des arbres du soleil et de la lune concernant la mort imminente d'Alexandre, rompit les liens fraîchement établis avec le Macédonien et adopta de nouveau une attitude hostile ; cela se manifeste aussi dans le complot dans lequel trempent Antipater et son compagnon. Le danger vient de l'intérieur. Voilà la leçon morale proposée par les différentes versions du *Roman d'Alexandre*.

La spécificité de la réception de la légende du grand conquérant dans la littérature française du XII^e siècle se profile maintenant. La tradition allemande, qui exploite également l'œuvre d'Albéric, insiste surtout sur la superbe du Macédonien ; le *Roman d'Alexandre en prose* français du XIII^e siècle mettra en lumière le thème de la succession inévitable des *regna*, mais les textes français du siècle antérieur préférèrent s'en tenir à la perspective féodale. La catastrophe, telle qu'elle est décrite dans le *RAlix*, est due à un non-respect du code féodal (seul garant de l'*utilitas* socio-politique)³⁰. Il est en effet très remarquable que le thème de la royauté *gratia Dei* exploitée au début du *RAlix* disparaît complètement à la fin de cette œuvre.

La lignée d'œuvres qui s'inspirent de la traduction/adaptation d'Albéric (et cette lignée atteint son point culminant dans le *RAlix*) créent une « réalité » littéraire qui répond à l'horizon d'attente des destinataires. La Macédoine est le pays d'origine des acteurs de cette « réalité », mais c'est tout. L'aventure macédonienne a été actualisée : le roi et ses hommes sont des acteurs du XII^e siècle. La même remarque doit être faite au sujet des idées qui gouvernent leur conduite.

qui représente l'autorité royale à Tyr (v. 7733). Voir aussi les vers IV : 7789-91. La confusion doit être mise sur le compte du compilateur qui semble avoir oublié ce qu'il avait dit dans la deuxième branche.

30 — Cf. Jackson W.T.H., *The Hero and the King. An epic theme*, New York, 1982, p. 132-137. Pour le concept d'*utilitas*, voir Peters E., *The shadow King. Rex inutilis in medieval Law and Literature*, New Haven, 1970 : *passim*.

On saisit maintenant la portée de l'absence des marqueurs temporels et spatiaux. Cette absence n'est pas uniquement le fruit d'un manque de savoir, mais elle est aussi, et surtout, l'effet (voulu !) d'une attitude anachronistique : l'intention de nos auteurs/adaptateurs n'était pas de décrire une société « à la macédonienne », mais une société idéale ayant les traits, reconnaissables, de la société féodale française du XII^e siècle. Et parmi les traits socio-politiques les plus importants figurait bien sûr l'harmonie entre royauté et vassalité.

L'Alexandre des œuvres qui font suite à la création d'Albéric change lentement : le *primus inter pares* de la féodalité cède la place à un roi qui refuse d'être subordonné, qui s'arroe le droit de décider tout seul de ce qui lui appartient (pensons ici à sa décision de réserver la couronne de Césarée à son pair Tholomé et de ne rien distribuer du butin conquis). Le *Roman d'Alexandre* français du XII^e siècle se crée une « réalité » littéraire, mythique qui fonctionne comme miroir de prince³¹. L'effet didactique en est évident. L'image du miroir qui ne reflète que ce qui se trouve devant lui traduit très bien la procédure : on ne peut mettre devant la glace que ce qui est « de l'époque ».

Martin GOSMAN,
Université de Groningue

31 — Pour ceci, voir Richter D., « “Ritterliche Dichtung” ». Die Ritter und die Ahnengalerie des deutschen Bürgertums » dans Richter D. (éd.), *Literatur im Feudalismus*, Stuttgart, 1975, p. 9-39, surtout p. 33. Cf. également Domenec J.E., *Littérature...*, p. 106-107.